

M Marché de l'art

ÉCONOMIE ARGENT & PLACEMENTS MARCHÉ DE L'ART

La chasse à l'art iranien

LE MONDE ARGENT | 02.05.2016 à 17h11 |

Par Roxana Azimi

Abonnez vous à partir de 1 €

Réagir ★ Ajouter



Partager Twitter



Les sourciers de l'art contemporain arpentent toujours le globe pour dénicher un -vivant de créateurs exotiques et potentiellement lucratifs. Après avoir sillonné la Chine, le Brésil et l'Inde, ces chasseurs d'art ont un nouveau pays en ligne de mire: l'Iran. Les artistes iraniens sont exposés partout, à commencer dans les musées américains. Shirin Neshat, sans doute la plus connue des Iraniennes de la diaspora, fut invitée en 2015 au Hirshorn Museum, à Washington. Son aînée Monir Shahroudy Farmanfarmaian a eu la même année les honneurs du Guggenheim de New York.

Une créativité résistante

Si l'art iranien a la cote aujourd'hui, c'est qu'il ne surgit pas du néant. «*Les artistes iraniens sont enracinés dans une histoire longue et riche, avec des pères tutélaires comme Parviz Tanavoli ou Charles Hossein Zenderoudi. Les écoles d'art sont de bon niveau*», égrène Lili Jassemi, cofondatrice de la nouvelle galerie londonienne Sophia Contemporary, consacrée à l'art iranien. Et d'ajouter: «*L'Iran n'a pas été coupé du monde, il y a des blogs, des réseaux sociaux. Les artistes savent ce qui se passe à l'étranger et s'approprient ce qui les intéresse pour l'intégrer à leurs œuvres.*»

L'exposition «Unedited History», organisée en 2014 par Catherine David au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, avait bien souligné ce paradoxe: la révolution islamique de 1979 a certes précipité le pays dans l'obscurantisme. Malgré une censure omniprésente, la créativité n'a toutefois pas rendu les armes. Pas plus que le marché d'ailleurs. Les ventes aux enchères organisées par Tehran Auction ont sextuplé en quatre ans, totalisant 7,2 millions de dollars en 2015 (près de 6,3 millions d'euros). La capitale iranienne compte désormais près de 400 galeries, dont une majorité se fourvoie néanmoins dans un orientalisme de pacotille.

Ventes à Dubaï

Plus encore que cette effervescence locale, ce sont les ventes de Christie's, à Dubaï, qui ont hissé la cote des artistes iraniens. En 2008, une œuvre du sculpteur Parviz Tanavoli décroche 2,8 millions de dollars chez Christie's et devient l'œuvre la plus chère d'un artiste du Moyen-Orient. La même année, une toile de Charles Hossein Zenderoudi, connu pour ses jeux de calligraphie, est adjugée à 1,4 million de dollars (1,2 million d'euros).

Dans leur sillage, d'autres artistes sont plébiscités aux enchères, à l'instar de Monir Shahroudy Farmanfarmaian, dont le travail porte sur la réinterprétation des traditions iraniennes. «*Ses prix ont évolué ces dix dernières années, mais ils sont à un niveau où ils auraient dû être naturellement. Elle a cinq décennies d'œuvres derrière elle, et elle a toujours continué à travailler*», insiste Sunny Rahbar, cofondatrice de la galerie The Third Line à Dubaï, qui propose ses œuvres entre 30000 et 400000 dollars (entre environ 26400 euros et 352200 euros).

Embargo contourné

Le dégel des relations avec l'Iran devrait conforter cette dynamique. Le *Wall Street Journal* rappelait, en juillet 2015, que les collectionneurs américains avaient contourné l'embargo en achetant des œuvres en Iran. Mais pour ce faire, ils devaient soit payer en cash, soit faire des transferts de fonds auprès d'intermédiaires locaux. «*La levée des sanctions aura un impact important, prévoit Bibi Naz Zavieh, spécialiste chez Christie's. En décembre 2015, les collectionneurs étrangers étaient venus nombreux pour l'exposition de Farideh Lashai au Musée de Téhéran.*» Ce regain d'intérêt profitera aussi à des artistes encore méconnus, comme Behjat Sadr, pionnière de l'art conceptuel iranien morte en 2009, ou sa cadette Hadieh Shafie, dont une œuvre est partie pour 100 000 dollars (plus de 88000 euros), en mars, chez Christie's.

Roxana Azimi

Journaliste au Monde